

Cette société tibétaine ne souffre pas d'une division en castes. Riches et pauvres, commun peuple et noblesse, et même le descendant des plus vieux rois du Tibet, tous se côtoient sans interdit, se rencontrent avec un salut et un sourire.

Les serviteurs sont incorporés à la famille. Ils mangent et dorment souvent dans la même pièce que les maîtres pour partager la chaleur du foyer. Chacun a cependant conscience de son rang, un sens précis de sa place dans la société. Dans une rencontre ou un banquet, il saura, d'un coup d'œil sur la compagnie et sur l'arrangement des tables et des tapis, quelle région de la salle lui est destinée.

Les tables sont très basses : au plus quarante centimètres. Juste ce qu'il faut pour des convives accroupis à terre. On en place deux — l'une sur l'autre ! — devant un prince ou un abbé installé sur des coussins ; une plus haute devant les fonctionnaires importants, une ordinaire devant le commerçant, et ainsi de suite jusqu'au plus petit paysan. Chacun est à sa place ; mais le berger répondra à la plaisanterie du baron, et tous chanteront ensemble.

Ensemble ! ... *Unité* est le mot qui vient à l'esprit devant ce peuple de l'Himalaya. Malgré une vie très compartimentée par les vallons et les distances, il a su créer et garder une vie bien à lui. Des frontières chinoises aux confins de la Perse, tout le centre asiatique est *un* peuple. Même langue, mêmes coutumes, mêmes goûts.

Les Tibétains opposent à la rudesse du climat, aux difficultés de la vie quotidienne sur le « Toit du Monde », un courage, une ténacité, une bonne humeur qui d'emblée les rend sympathiques.

## A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

**D**epuis cinq jours, notre caravane, formée d'un couple de Tibétains, d'une Européenne et de deux serviteurs, chevauche de plateau en vallon, de gorge en col, sur le sable et sous le ciel.

Rien de plus étrange, de plus à part, que ces hauts plateaux, ces immenses étendues vallonnées où alternent les bandes désertiques et les steppes d'herbe rare, et rase, qui tiennent lieu de pâturages.

Nudité irisée des sables et des roches... Le désert n'est jamais monotone, tant la palette des couleurs est changeante sur les pentes, les collines de pierres vertes, rouges, terre de Sienna. A chaque vallon, presque à chaque dune, la tonalité varie ; on passe de vallons austères gris-ardoise à des campaniles grenat, dont les flèches se perdent dans un ciel turquoise.

Ailleurs c'est le manteau gris-vert des régions herbeuses. Plus de gris que de vert. Quelques buissons rampants, des genévriers et de l'herbe. Une loupe ne serait pas de trop pour en voir les brins, tant ils sont tenus et rares. Or dans ces pâturages paissent des milliers de chèvres, de moutons et de yak, orgueil du propriétaire du « Toit du Monde ». Orgueil et souci, et cause de ses perpétuelles transhumances.

— Combien de temps un camp reste-t-il planté à la même place ?

Mon compagnon, dont le cheval trotte à côté du mien, se réveille en sursaut !

— Euh ! trois semaines, quatre tout au plus. Et le vallon est tondu ras, car les bêtes le parcourent d'un bout à l'autre, en bas, en haut, dans tous les sens. Un mouton doit trotter tout le jour pour ne pas mourir de faim.

Je m'en étais bien rendu compte, en mangeant rôtis et côtelettes. Les moutons ne sont ni gras ni tendres ! Outre le labeur quotidien de chercher une maigre pitance, ils accomplissent des besognes fort utiles à leurs propriétaires. Même sur le long chemin qui les conduit de la montagne à la boucherie, durant des semaines, sinon des mois, ils doivent encore porter sur le dos leur poids de marchandises.

La piste doit bientôt atteindre un campement ; mais j'ai beau écarquiller les yeux, scruter les pentes de la vallée dans laquelle nous nous enfonçons, je ne vois pas encore ce but auquel j'ai tant rêvé. Tout à l'heure nous franchissions un col froid et venteux, marqué des autels habituels sur ces hauts lieux et pointillé par les drapeaux à prières plantés là par les pèlerins. D'un côté, c'était la vallée de l'Indus, ses oasis et la plaine amie où nous habitons ; de l'autre, des collines et des vallons à perte de vue, et je ressentis une appréhension en pensant que ces steppes continuaient... jusqu'en Chine. Un lac aux eaux de turquoise affleurait au bord d'une vasque. C'était l'inconnu, serait-il amical ? Sungkyil, ma compagne, me souriait, devinant mon excitation intérieure. Brusquement, tandis que je la regardais, parée de ses plus belles robes, portant fièrement sa lourde coiffure de pierres bleues, je compris où les orfèvres puisent leur inspiration. Là, sur la poitrine de mon amie, les turquoises brillaient, enchassées dans les filigranes d'or et les ciselures d'un pendentif. Etrange réplique du paysage que j'avais sous les yeux : en miniature, j'y retrouvais les ondulations de la steppe et le bleu de ses lacs. Un col himalayen se descend plus vite à pied qu'à

cheval ! Quel dévaloir ! Laissant ma bête cheminer à petits pas, je rattrapai Ts'etan-P'untsok au dernier plateau qui nous séparait du campement de Debring.

— Mais où est-il donc, ce campement ?

— Là-bas ! ce point noir, ce doit être une tente.

— Un champignon plutôt !

Nous approchons, et je crois arriver dans une plantation de bolets géants ! Les tentes foncées, presque noires, ont des bases carrées et trapues, surmontées de dômes boursouflés de saillies. Il y en a trente ou quarante, groupées au bord du ruisseau... Mais il faut d'abord le guérer, ce ruisseau ; et c'est le soir, l'eau est en crue, bouillonnante !

De l'autre côté, on nous a vus, on sort des tentes, on vient à notre rencontre.

— Ne traversez pas, Mem-sahib, vous allez mouiller vos respectables pieds, me crie un jeune homme aux cheveux touffus et au profil de faucon.

— Attendez, je viens vous chercher, je vous porterai sur mon dos ! renchérit un autre, que je dois dépasser d'au moins une tête. Plutôt que de jouer au sac de farine, j'entre dans l'eau, suivie de Ts'etan-P'untsok.

Des gosses ébouriffés, presque nus — à quatre mille mètres ! le soir ! — pouffent de rire en voyant une femme blanche, pour la première fois de leur vie. Cette créature si grande, si blonde, en culotte de cheval, doit être tombée de la lune. Ils reculent timidement entre les haubans de leur demeure. Mais leurs figures rondes se fendent d'un sourire quand je leur dis quelques mots dans leur langue !

— Avec celle-là, on pourra quand même s'entendre, semblent-ils dire.

Nous nous entendrons encore mieux une heure plus tard quand, sous la tente familiale, je m'assiérai en tailleur, vêtue d'une robe semblable à celles de leurs parents au lieu de mon accoutrement européen, presque vulgaire à leurs yeux.

Je gagne à tâtons la tente de nos hôtes. La nuit tombe, le vent froid des glaciers descend le vallon. Palpant l'étoffe lâche d'où filtre une mince lueur, je cherche la porte, ou ce qui doit la remplacer. Voici un pan qui flotte dans la paroi aveugle. Je me glisse dans la fente et manque de m'étaler dans l'âtre familial ! Les tentes tibétaines sont posées sur des murets de pierres sèches qui bordent une excavation d'un mètre de profondeur. La porte s'ouvre juste au-dessus d'une des extrémités du foyer qui partage en deux la surface habitable. Je retrouve mon équilibre et, la tête rentrée dans les épaules, je me glisse sans nouvelles surprises à la place qu'on m'a réservée à côté de l'autel. Je discerne mal ce qui m'entoure. On a bien déposé auprès de moi une lampe à huile, mais cette lumière de catacombes rend plus obscur encore ce qui n'est pas dans son rayon. Le feu sur lequel on jette de temps en temps une branche de genévrier dessine par à-coups des ombres chinoises sur la toile. Une bâche sur un trou, voilà l'abri du nomade.

Toute la famille est maintenant réunie et attend le repas du soir. On mange tard, n'ayant nul besoin de voir clair pour trouver sa bouche. La lumière sert à des occupations plus importantes que de manger. Tant qu'il fait jour, les nomades sont dehors à s'occuper de leurs troupeaux, les femmes à tisser les vêtements de la famille ou à ramasser du combustible. A la nuit, ils rentrent et raniment le feu en soufflant sur la braise soigneusement conservée. Les Tibétains ont un soufflet de forge dans leur poitrine. « Han ! han ! » la braise étincelle, la flamme grandit, lèche le buisson qui fume ; le feu bientôt crépite, ramenant vie et chaleur au milieu du désert. La fumée s'échappe par la fente du toit, là où les deux bâches qui recouvrent les côtés de la tente se rejoignent, réunies par des cordes en poil de yak. On pose des marmites sur le feu, pour cuire le thé et la soupe. La maîtresse de maison va chercher dans son garde-manger le

lait caillé moelleux et frais qui complétera le repas de viande et de farine. Pas de clé à extraire d'un trousseau pour ouvrir l'armoire aux provisions. Contre le muret qui soutient la tente est arrangée une niche en pierres plates, une sorte d'armoire fermée d'un sac, où l'on tient le laitage. Le récipient n'est plus ni pot ni marmite à force d'être cabossé par douze ou quinze voyages annuels à dos de yak en compagnie de bagages hétéroclites.

Combien pourtant le mobilier d'un nomade est réduit ! En vain mes yeux cherchent-ils des meubles, des lits, de la vaisselle. Mes hôtes sont assis à même le sol de sable et de gravier. Ils y dormiront aussi, enveloppés dans leurs robes et dans les peaux de moutons entassées dans un coin de la tente. La moitié de l'habitation, à gauche en entrant, semble réservée à la ménagère. Elle y a rassemblé ses casseroles, sa « baratte à faire le thé » et son moulin : deux meules de granit posées l'une sur l'autre. La pierre de socle, un peu plus grande, se relève sur les bords. La pierre mobile vient s'y enchâsser. D'une main on verse le grain par un trou central creusé dans cette pierre, de l'autre on tourne comme une manivelle la cheville enfoncée dans la meule. Je demande à quelle vitesse on peut moudre.

— Je passe chaque matin trois à quatre heures à moudre la ration quotidienne de farine pour ma famille, me dit l'hôte.

— Ne pouvez-vous pas vous relayer ou faire quelques provisions à l'avance ?

— Non, c'est un travail trop fatigant pour les femmes. Elles ne pourraient pas moudre longtemps. Et puis nous aimons avoir notre farine fraîche tous les jours !

C'est vrai, où garderaient-ils de la farine ? Il n'y a ni huche, ni autres récipients. Voici tout de même un coffre de fer fermé d'un gros cadenas, qui sert de table à l'idole

familiale et à la minuscule lampe de laiton brûlant jour et nuit. Je me penche vers Sungkyil :

— Qu'est-ce qu'ils mettent là-dedans ?

— Leur meilleur habit, peut-être une paire de souliers de rechange.

— Rien d'autre ?

— Si ; un livre sacré, qu'un lama de passage lira pour purifier la tente ou bénir la famille.

— Et encore ?

— Quelques pièces d'argent, une tasse, deux ou trois turquoises pour la dot de leur fille, c'est tout.

C'est tout.

Toute la fortune, tous les secrets, toute la vie privée d'une famille sont donc enfermés dans un coffre qu'une pince d'acier ferait sauter d'un coup. Dénuement, pauvreté ? Sans doute, mais il y a davantage : un dépouillement consenti. Ces errants du Tibet ne possèdent rien ou presque rien, et ils n'en sont pas mécontents. Ils n'ont pas le désir de connaître une vie plus facile et confortable ; même l'aisance relative de leurs compatriotes paysans ne les tente pas.

Il y a longtemps cependant que des Tibétains, dépassant le stade primitif du nomadisme, sont devenus des agriculteurs. Leurs chroniques placent l'introduction de la charrue et du joug aux environs du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ensuite il a suffi de trois cents ans pour que les paysans tibétains s'organisent, creusent des canaux, nivellent leurs champs, captent l'eau dans des réservoirs. Ils élèvent le *dzo* ainsi que le mulet, pour les aider dans leurs travaux agricoles. Au VII<sup>e</sup> siècle, sous le règne du «Louis XIV» tibétain Songtsen Gampo, la production est déjà si forte qu'on réglemente les prix sur les marchés où l'on vend du pain, du beurre, de la luzerne. Les paysans se construisent de vraies maisons, se parent de robes de soie et de bijoux, mangent à leur faim, s'enrichissent.

Les nomades ne cherchent pas à suivre cette évolution. Ils n'en sont plus, évidemment, au stade de la cueillette ou de la chasse, mais les gardiens des troupeaux en continuelle transhumance vivent encore dans un état qu'on peut qualifier de primitif.

Phénomène extraordinaire, ils constituent comme un pôle d'attraction pour les paysans. Alors qu'en Europe les montagnes se dépeuplent parce que la vie y est trop dure, les Tibétains sont aimantés vers le haut, vers les steppes du « Toit du Monde », où règnent le froid et la sécheresse, et ils ne voient rien de plus beau que cette vie primaire des habitants des hauts plateaux.

Pour ceux d'en bas, c'est le pays où l'on vit bien (de quoi ? on se le demande). Un jour, dans la vallée de l'Indus, nous aperçûmes une belle maison décorée de sculptures et de peintures. Le jardin était vaste, les abricotiers lourds de fruits frais ; assurément le domaine d'un homme aisé. Comme j'en faisais la remarque à mon compagnon, il répliqua : « Pas étonnant ! il fait du commerce avec les gens des hauts plateaux... »

Pour ceux d'en bas, c'est là-haut le pays où l'on n'éprouve plus un sentiment de claustrophobie ; plus de maisons, plus d'arbres pour arrêter le regard. L'étendue est illimitée. L'espace est à vous. Même à un homme aussi nettement citadin que Ts'etan-P'untsok, il faut une évasion à Rupsho chaque année. Visitant plus tard les Alpes suisses, le même homme se plaindra d'y étouffer : son regard y butera à chaque instant contre une montagne ou une forêt.

Les Tibétains ont la nostalgie de l'espace. Ils sont nomades au plus profond d'eux-mêmes. Ceux qui vivent sous la tente noire des steppes ne désirent pas la quitter. Ceux qui ont une maison et des champs saisissent chaque occasion de redevenir voyageurs comme leurs pères l'étaient au début des temps.

Notre sommeil fut troublé par les aboiements furieux des molosses, gardiens du campement. Poursuite effrénée, galopade, hurlements...

Un loup s'était glissé dans la bergerie.

Les rayons du soleil passant à travers la porte de notre tente me tirent de l'engourdissement profond dans lequel l'aube glacée m'a plongée. La journée est radieuse ; sous le ciel indigo, dans une atmosphère de cristal, je flâne le long du ruisseau, cherchant un endroit où je puisse briser la croûte de glace pour me laver. Toute une cour de femmes et d'enfants me suit, s'extasiant devant mes lunettes et se demandant à quoi sert ma brosse à dents. Il est évident qu'elles paraissent ici parfaitement incongrues.

Notre hôte a tué un mouton en notre honneur. Le bouddhisme interdit à ses fidèles de supprimer quelque vie que ce soit, mais on arrive à tourner la difficulté : ces pauvres moutons tombent d'une falaise ou reçoivent sur la tête un caillou venu on ne sait d'où...

Quand la bête ne veut vraiment pas mourir « d'accident », le Tibétain se demande avec angoisse ce qu'il va mettre dans sa marmite. En fait, il est un très gros mangeur de viande, parce qu'il n'a pas grand-chose d'autre à se mettre sous la dent. Point de légumes, point de fruits, tout juste un peu de laitage et quelques poignées de farine. Que faire donc pour se procurer cette viande sans péché ? Après bien des hésitations, réflexions, tortillements d'estomac et de conscience, il va prendre une de ses bêtes et lui serre le museau avec un morceau de chiffon. Tandis que l'animal étouffe lentement, le Tibétain se justifie : « Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas pris sa vie ; il a oublié de respirer. » N'ayant pas versé de sang, il est en règle avec la religion, outre que la viande non saignée est celle qu'il préfère. Pourtant un léger doute subsiste dans son esprit : pour apaiser sa conscience, il saisit son moulin à prières et le fait tourner aussi

fort qu'il peut sur le museau de la bête agonisante. Inlassables efforts de l'homme pour esquiver la loi...

Aujourd'hui il paraît que nous devons absolument goûter à une friandise : du boudin confectionné avec de la farine d'orge, quelques grains de riz, de l'oignon et un savant dosage d'épices. Bouilli et rôti. Je crains que le petit déjeuner ne soit servi que dans l'après-midi, avec tous ces préparatifs. Après tout, peu importe de manger à 15 heures plutôt qu'à 7 h. 30. J'ai gardé trop de réactions européennes. Là où le temps ne compte pas, on mange quand le repas est prêt.

Ts'etan-P'untsok fait irruption dans les préparatifs culinaires. « Venez voir l'arrivée des troupeaux » — et il m'entraîne.

Les deux côtés du vallon sont en mouvement, comme par un vaste glissement de terrain. Serrés les uns contre les autres, les moutons et les chèvres dévalent les pentes grises. La troupe s'étale ou se resserre au gré des ondulations du vallon ; sa pointe va arriver au ruisseau beaucoup moins volumineux qu'hier soir. L'air est rempli d'un bêlement répété des milliers de fois par les bêtes et repris à l'infini par l'écho d'un flanc à l'autre de la montagne.

Jamais je n'ai vu tant de moutons ; mais surtout jamais je n'aurais cru que ces steppes pouvaient nourrir de pareils troupeaux. Maintenant, autour des tentes, la traite commence. C'est le seul moment de la journée où on attache les chèvres, en grappe à un long bâton.

La voilà donc, la seule richesse des nomades, ce troupeau toujours affamé, ce bien immense et pourtant précaire, à la merci des loups et du froid.

— Combien un propriétaire possède-t-il de bêtes ?

— Une famille doit en posséder au moins cinq cents pour pouvoir vivre, mais en général les troupeaux sont beaucoup plus nombreux. On compte facilement deux mille, trois mille

bêtes pour une tente. Parfois davantage. Cette année les troupeaux ne sont pas fournis. Dommage que vous ne les voyiez pas au grand complet. Ça fait encore un autre bruit...

Tout en conversant nous avons regagné la tente familiale, où l'on s'empresse de nous servir du thé. Notre hôte nous explique le pourquoi de ces troupeaux appauvris. Je concentre toute mon attention, car on parle, sur les plateaux, un dialecte assez différent de celui de Leh ; un langage proche de celui de Lhasa, la capitale.

— Au mois d'avril, commence-t-il, alors que nous avions déjà quitté nos quartiers d'hiver, une chute de neige tardive nous a surpris. Elle a recouvert non seulement l'herbe mais aussi les genévriers...

Brusquement jaillit à mon esprit une évidence à laquelle je n'avais jamais pensé. Les nomades n'ont pas une journée de fourrage en réserve. Ni granges, ni foin, et nulle possibilité d'en faire venir d'ailleurs. Ils doivent subir les intempéries qui affament leurs troupeaux, comme ils acceptent avec résignation les maladies, les accidents, la mort. Leur isolement extrême empêche tout secours.

— Qu'avez-vous donc donné à manger à vos moutons ?

— Rien. Les plus robustes ont réussi à gratter la neige pour étêter quelques buissons isolés. Les autres sont venus mourir autour des tentes, car la neige a tenu longtemps.

Une femme surgit d'un coin d'ombre où elle faisait du beurre. Sans en avoir l'air elle a écouté, revivant les journées où la mort décimait le campement.

— Et toutes ces carcasses ! s'écrie-t-elle. A la fin de la journée j'avais les bras cassés à force de transporter les moutons morts loin de la tente ; et après quelques jours nous avons dû y renoncer, abandonner les cadavres là où ils étaient tombés. Nous n'en pouvions plus ; il y en avait trop.

Les bras ballants, le regard vide, elle est l'image même de la fatigue désespérée qui a dû étreindre le clan entier.

Les Tibétains aiment et souffrent comme nous. Avec plus d'intensité peut-être. La lenteur des caravanes, l'immensité des steppes, les nuits sous les étoiles les ont gardés tels que nous devrions être : sereins et calmes. C'est ce calme qui immobilise les traits de leurs visages, leur donne ce qui nous semble souvent un masque impassible et indéchiffrable. Mais ces rudes habitants des steppes sont nus devant l'orage, sans protection contre les coups du sort, démunis à certains égards comme le nouveau-né. Contre la vie qui les malmène, ils n'ont que la résignation dans la souffrance.

Parfois pourtant le malheur frappe trop fort, les coups atteignent le cœur, la source de la vie. Le Tibétain ne se révolte pas, ne cherche pas à fuir, mais il crie, il clame sa douleur ; ses yeux brillent, ses joues et son front se plissent, ses bras se tendent. Comme un animal blessé, il hurle sa plainte sans bouger.

C'est ce désespoir qu'incarne cette femme revoyant la mort de son troupeau, la perte de son seul bien. Ce printemps, la moitié et plus des moutons de ce clan a péri. J'ai peine à le croire, mais j'en aurai le spectacle macabre ces jours prochains. Chaque fois que nous passerons auprès d'un camp délaissé, nous trouverons des amoncellements de squelettes autour des quadrilatères de pierres qui forment la base immuable des tentes.

Or c'est de la laine que les nomades tirent le plus clair de leur revenu. Les gens des hautes steppes n'ont guère d'argent liquide. Ils règlent leurs affaires par le troc. Dans les vallées basses, ils vont chercher des céréales, des étoffes, des épices, du sucre (qu'ils considèrent comme une gourmandise de luxe). En échange, ils apportent le sel, qu'ils ramassent au bord des lacs salés, nombreux sur ces plateaux sans écoulement, mais surtout la laine de leurs bêtes qui sera filée et tissée dans tous les ménages du pays pour confectionner les robes.

Le duvet récolté entre les longs poils des chèvres est descendu jusque dans la vallée du Cachemire pour y être travaillé. Il deviendra ces châles multicolores et soyeux qu'on trouvait dans les corbeilles nuptiales de nos grand-mères et dont la trame est si délicate qu'on peut les passer à travers une bague.

Les bergers sont aussi les fournisseurs de beurre des vallées basses, où l'on n'arrive pas à en produire suffisamment pour le thé national. La consommation de thé au beurre est énorme; trente à quarante tasses par jour sont chose courante — et le bétail des plaines désertiques est minable. Mais plus encore que du petit bétail, c'est des yak que l'on tire le laitage. Les Tibétains s'enorgueillissent justement de leurs troupeaux de yak, ces bovidés puissants de l'Himalaya.

« Le yak est l'animal le plus utile au monde, me disait un de nos amis. C'est de loin notre meilleur porteur, surtout dans les mauvais chemins; nous buvons son lait; nous brûlons sa bouse séchée comme combustible. Nous mangeons sa chair; nous conservons dans ses cornes l'amadou et la poudre à fusil; ses sabots font de la colle; son poil est filé et tissé pour nos tentes; même sa queue n'est pas inutile, elle nous sert de chasse-mouches! » Brave bête! Pourtant, quand on se trouve nez-à-nez avec un de ces buffles à l'échine puissante, aux cornes d'un mètre d'envergure, on n'est pas toujours rassuré. Au-dessus de 4 000 mètres, les yak sont dans leur élément naturel. Plus bas, ils souffrent de la chaleur et de la basse altitude.

Les yak sont étonnamment robustes. Les intempéries ne les touchent pas. S'ils ne trouvent pas d'eau, ils mangent de la neige. Ils sont de forts animaux de bât, portant sans peine cent kilos dans n'importe quel terrain. Ils ont le pied sûr et passent les cols himalayens avec une aisance surprenante chez un animal si trapu et qui semble toujours empêtré dans

les longs poils de sa robe. Il grimpe régulièrement et mieux que le cheval, qui travaille par à-coups et s'essouffle. A l'occasion on monte les yak. Dédaignant le guidon de leurs cornes, on les dirige avec une cordelette attachée à la boucle qui leur perce les naseaux. Moyen de locomotion aussi sûr que lent! Mais attention aux rivières à guéer: les yak ont tendance à s'endormir dans l'eau rafraîchissante et le cavalier inattentif s'enfonce paisiblement au milieu du liquide berceur!

Compagnon inappréciable, le yak est le chameau de l'Himalaya.

Il y a trois jours, je quittais mon premier camp de bergers. Le temps passé parmi eux avait été trop court; les contacts, les amitiés commencées sans bruit, trop tôt rompus. Une joie et un espoir m'avaient pourtant été donnés: ceux de constater que ces hommes sont peut-être prêts à recevoir l'Évangile.

De nature et de tradition, ils sont intéressés aux problèmes religieux; ils lisent leurs livres de philosophie bouddhique et se les font expliquer; ils accomplissent de longs pèlerinages et offrent des sommes considérables à leur clergé. Même les laïcs passent de longues semaines en méditation. Tous ces efforts, toutes leurs paroles montrent bien qu'ils sont à la recherche de quelque chose. Les cœurs sont ouverts, en attente. Pas d'attitude hostile, mais d'inlassables questions:

— Expliquez-nous le chemin des chrétiens pour atteindre la perfection... Ne ressemble-t-il pas au nôtre?... N'accumulez-vous pas de mérites?

— Nous n'avons qu'un chemin, Jésus-Christ...

Ts'etan-P'untsok a raconté la vie et la mort de son Maître, cité et comparé l'Évangile et les livres bouddhiques. Il a

expliqué ce qui l'a éloigné des lama, et qui l'a poussé invinciblement vers le Christ. Ses auditeurs avaient l'air empoignés...

L'esprit voyageur m'a reprise. J'avais envie de mettre mon cheval au galop pour pénétrer plus avant dans ce monde extraordinaire des steppes, pour arriver plus vite au bord du lac Ts'omoriri, le point extrême de notre chevauchée où nous devions trouver un nouveau clan. J'ai été comblée. Par le désert.

Le drapeau du Tibet porte un soleil rayonnant. Le pays, continuellement baigné de soleil, se dessèche sous ses rayons que n'intercepte aucun nuage, aucune brume, aucune épaisseur d'air. Nous avons vécu ces journées de juillet dans un embrasement infini. A travers le désert flamboyant, les roches nues luisantes, le sable étincelant, nous chevauchions cernés par la lumière implacable du ciel et de la terre. Fascination de la nudité absolue de la terre, sans un brin d'herbe, sans un vermisseau, sans une odeur. Attirance de l'espace, clair jusqu'à l'horizon de la planète dégagée du temps et de la présence humaine. Seul dans ce monde immobile et survolté, un aigle planait, hautainement, dédaigneux des êtres rampants que nous étions.

Aujourd'hui, ce fut la détente ; une longue descente à travers les pentes d'ardoises grises, puis entre les mousses des rives du Ts'omoriri. Au bord des eaux bleues au clapotis léger, c'était l'apaisement d'un monde redevenu vivable pour des hommes. Sur ma peau, dans mes yeux, je sens encore la brûlure des déserts de lumière. Cet univers, sa beauté minérale et figée, habite dans mon cœur comme un envoûtement et ne le quittera plus. Mais il fait bon être de retour auprès des hommes et se plonger dans leur paisible vie de bergers comme dans une eau claire de jouvence.

Dans la tente de laine où le soleil ne pénètre que tamisé, je laisse couler loin de moi la fatigue de ces quatre journées de cheval en sirotant une tasse de thé au beurre. Étonnant, l'accueil qu'on nous fait partout. Non pas seulement pour la beauté du geste d'accueillir le voyageur, mais parce que c'est une nécessité vitale dans les déserts. A charge de revanche ! Les Tibétains savent bien que si, aujourd'hui, ils offrent au voyageur le gîte, la nourriture, et le fourrage peut-être, il leur rendra la pareille chez lui, à l'autre coin du désert, après qu'ils auront cheminé au pas des caravanes des saisons entières. Les habitants de cet immense pays — six fois la France — sont étroitement dépendants les uns des autres. Les distances et la dispersion sont telles qu'il est impossible de transporter vivres et combustible pour un périple dont on ne connaît ni le but ni la durée. « Le mien est tien aujourd'hui, et demain le tien sera mien », tel est un des premiers principes de leur économie et de leur société.

Un bruit de sabots mitraille le silence ; je saute hors de la tente. Quatre chevaux luttent de vitesse. L'un n'est pas monté. A demi-sauvage, crinière au vent, il dévore la plaine ; la tête tendue en avant, son corps entier ondoie au soleil, chaque muscle est tendu comme un arc, les cailloux volent sur sa trace. Il file droit devant lui dans l'effort intense de fuir.

Les poursuivants eux aussi galopent si rapidement qu'ils glissent dans le vent ; les hommes, collés à leur selle, sont couchés sur le cou de leurs chevaux. Leurs montures, à fond de train, gagnent sur le cheval en fuite, se déploient pour l'encadrer. Non, pas encore !... Plus vite !

Ils gagnent du terrain ; ils ne sont plus qu'un groupe compact qui vole sur la plaine. Volte-face. D'un coup de reins la bête s'est retournée et s'échappe. Les autres bloquent dans un nuage de sable et repartent. Comment espèrent-ils attraper l'animal déchaîné ? Pas de corde à lancer. Se risqueraient-ils à sauter sur son dos en pleine course ?

Le cavalier qui remonte l'échappé sur la droite, cravache sa bête. Il essaie de forcer encore sa vitesse... Pure folie, on le jurerait. Pourtant il se détache du groupe, dépasse le fuyard. Une demi-longueur, une longueur. Soudain il saute à terre, plonge et saisit à deux mains un sabot. La poigne est d'acier. Le cheval cabré s'arrête net, cloué sur place. Les autres poursuivants tirent les rênes, font le cercle, passent un licou. La bête est matée.

De la galopade insensée, il ne reste qu'un peu de poussière flottant dans la plaine ; de la poursuite effrénée, trois hommes qui s'avancent à pas lents vers le campement, tirant quatre chevaux par la bride.

Celui qui a saisi le sabot du fuyard est grand, élancé. Très droit, très calme, il approche. Bien que sa robe soit semblable à celle de ses compagnons, ses bottes de cuir à celles de tous les cavaliers des hauts plateaux, que son chapeau en pot à fleurs renversé soit fait de brocart et de loutre comme ceux de tous les gens aisés de son pays, son allure est d'un chef incontesté. Son port de tête est fier, sa démarche assurée. La dignité, la noblesse qui se dégage de cet homme me frappe. Et mon impression se confirme lorsqu'il arrive près de nous et que son visage se découvre. Des traits fins, des yeux à la fois fiers et doux sous des sourcils bien marqués, un nez droit, une bouche ni trop pincée, ni trop charnue. On devine la blancheur de la peau sous le hâle. Sous le casque noir des cheveux tressés et enroulés en bandeau autour de la tête, l'oreille droite est traversée d'un anneau d'argent d'où pend une turquoise en forme de poire.

Devant nous il abandonne son cheval à un inférieur, s'incline et nous salue en nous passant autour du cou des écharpes blanches.

C'est ainsi que je fais la connaissance de Kalzang, le chef de tous les bergers qui vivent sur les plateaux du Ladak. Il sourit presque timidement, et le visage de ce capitaine des steppes, qui conduit ses sujets à travers un territoire infini, de ce dompteur de cavales, n'est plus seulement noble, il est charmant.

Tout de suite le contact est établi, et avant même que nous soyons tous rentrés sous la tente, il a engagé la conversation, s'enquérant de notre voyage et de notre confort. Son impatience à entendre mes impressions trahit l'amour qu'il porte à ses plateaux désertiques. Amour passionné et exclusif d'un homme qui sûrement n'a jamais rien vu d'autre...

— Savez-vous tout ce que nous avons vécu d'aventures et de surprises quand, avec un ami, nous sommes allés en Inde ?...

En Inde ? Kalzang de me raconter alors comment un beau jour il en eut assez de passer d'un vallon dénudé à une colline pelée avec ses troupeaux, de ces déplacements monotones entre des horizons toujours semblables. Il amassa tout l'argent qu'il put, dit au revoir à sa femme et à ses enfants et se mit en route. Il voulait une bonne fois tâter de notre monde. Pendant six mois il visita les grandes villes du Penjab, se prélassa dans les hôtels de luxe, alla au cinéma, s'offrit les plats les plus fins.

Il s'extasia devant les autos, l'électricité, les appareils de photo ; s'étonna de devoir dormir dans un lit ; fut abasourdi par le grouillement des foules indiennes ; se crut en prison sur le macadam et entre les murs de béton, dans un monde sans terre et sans horizon. Il dépensa tant, qu'il dut vendre

sa selle et, une semaine après, son cheval. Comble pour un nomade, il dut marcher jusqu'à la prochaine gare !

Attrait, étonnement, admiration, désillusion aussi ! Voilà les impressions que Kalzang a rapportées en revenant à ses steppes natales. Car il y est revenu, conscient de tout ce qui le sépare de la vie des agriculteurs ou des citadins de la plaine heureux de retrouver l'espace, les horizons perdus de son pays, de vivre au rythme lent des transhumances de sa tribu.

Les habitants de l'Himalaya n'ont ni culture technique, ni richesses naturelles. Ils ont pourtant quelque chose de précieux à nous donner, que nous avons perdu : un art de vivre. La sagesse de conserver le rythme humain de l'existence, de travailler sans vouloir gagner le temps de vitesse, d'orner leur chemin d'une hospitalité fraternelle, d'une politesse raffinée. On a gardé sur ces hauts plateaux le sens de la liberté de la personne. On n'est pas lié à des obligations; on se sent disponible. Sagesse aussi de renoncer à la course à l'argent, aux ambitions démesurées, de ne pas demander à la vie, au pays, plus qu'ils ne peuvent donner. Non pas un fatalisme, mais une attitude dépouillée, simple et humble devant la vie.

Pourtant la marée du monde moderne a atteint le pied de l'Himalaya. Confusément les Tibétains l'entendent, sans mesurer sa force et sa rapidité. Un jour, peut-être bientôt, elle inondera les hauts plateaux. Submergera-t-elle ses habitants ? Emportera-t-elle tout sur son passage ?

C'est là qu'est valable l'expérience d'un Kalzang et des quelques autres qui, comme lui, sont sortis de leur isolement par un voyage ou par l'étude. Transmettant leurs aspirations, leur curiosité, leurs connaissances nouvelles à leur peuple, ils

peuvent agir au milieu de lui comme un ferment, soulever peu à peu la masse tribale compacte, orienter ses intérêts vers l'extérieur, la préparer sans qu'elle s'en doute au moment le plus critique de son histoire : à la rencontre du temps perdu et du temps présent. Puisse alors la fureur de vivre ne pas détruire la sagesse de vivre !